

SOMMAIRE

La situation politique: Dernière heure.
Mondanités.
Le mariage du Duc de Vendôme et de la Princesse Henriette.
La loi sur les successions: Conférence de M. Jules Roche.
Jendis de quinzaine, par M. Edouard Rod.
Tribunaux: Cour d'assises de la Seine: le meurtre de la petite Nout. — Cour d'assises de la Haute-Garonne: M. Camille Pelletan contre le « Télégramme ».

AMBROISE THOMAS

La dernière fois que j'ai vu M. Ambroise Thomas, mortifier, c'était au concert du Conservatoire. Ferme et droit dans sa haute taille, il écoutait, debout, je ne sais plus quelle symphonie. Sa verte vieillisse avait une sorte de majesté physique. Par la stature et la carrure, il donnait l'impression d'un de ces forts ancêtres des légendes poétiques, faits pour l'incessante action, sur qui les hivers étaient sans prise et les étés sans pesanteur. La tête, en revanche, trahissait un rêveur doux, austère, inquiet, travaillé d'aspirations hautes, mais indécises. Une gravité de mélancolie jetait comme un voile sur ses traits accentués. Des yeux où s'allumaient de courtes et lointaines lueurs éclairaient ce visage sévère, encadré de barbe et de cheveux blancs. La voix était caressante, le geste lent, l'attitude toujours distinguée. A distance, il ressemblait à Verdi, mais à un Verdi sans exubérance, façonné à la correction. De fait, une correction tout ensemble native et raisonnée, étendue de l'extérieur aux intimités du caractère, dominait la personnalité de M. Ambroise Thomas, ou, pour mieux dire, la constituait.

Avec des désirs et des efforts de progrès constant, l'artiste qu'il était ne représentait pas la marche en avant, la volonté émancipatrice. Il incarnait la règle, la tradition qui ne cède rien à l'avenir qu'en se défendant. On savait le chemin parcouru par lui depuis sa jeunesse. Des conceptions italiennes il s'était, un jour, trouvé mécontent. Gounod, à cette époque, commençait à chanter. Une nouvelle muse mélodieuse conseillait aux musiciens la poésie. Des premiers Ambroise Thomas entendit le conseil. L'ambition lui vint d'être poète, d'élargir ses horizons, de donner l'essor à des volées de songes. Malheureusement, ces visées demeurèrent troubles. Plus encore que Gounod il eût voulu innover en détail et, pour l'ensemble, se recommander des cadres convenus. Les apparences de l'élargissement lui suffisaient.

On ne saurait prétendre qu'il ait jamais subi brutalement l'action de personne, celle de Gounod non plus que celle de Meyerbeer. Seulement, fait pour refléter des tendances et pour se transformer par reflets, il reflétait et se transformait comme les esprits originaux se développent. Par dessus tout, du milieu des banales figures de l'opéra comique, se dégageaient, en son imagination, de vagues et troublantes ombres ou des fantômes douloureux. Psyché, Ophélie, Mignon, Françoise de Rimini: ainsi se nommaient ses créations, si indistinctement entrevues qu'il n'eût pu dire si elles étaient des réalités ou des chimères. Afin de fixer significativement ces êtres furtifs, rayons perdus au profond des brumes humaines, la puissance de magie — je veux dire le sens d'individualité — lui fit défaut.

Il lui plaisait d'être, en son art, délicat, subtil et vaporeux par places, à l'abri de conventions acceptées et respectées, sans daigner même s'apercevoir qu'elles étaient contradictoires aux tendres vapeurs, aux subtilités, aux délicatesses. Un impérieux idéal ne s'imposa jamais à lui. De même que les arbres, suivant un diction fameux, empêchent le passant de voir la forêt, les petits côtés des choses lui déroberent les grands et simples aspects, les nettes vigueurs, les franches déductions des pensées. Son talent, très consciencieux, se définit, au fond, quasi énigmatiquement, par des acheminements inquiets, des postulations craintives, des recherches, des nuances, un soin singulier de s'affirmer en se dissimulant.

Les musiciens le tenaient pour très savant. Nul, en effet, n'avait un plus continu souci de la pureté de son style. Toutefois, il n'avait pas la mélodie essentielle et généreuse et pas une de ses œuvres ne le montre réellement préoccupé de la symphonie. Ses mérites indiscutables, son haut dilettantisme ne l'ont, en somme, conduit vers aucun but définitif. Le mouvement s'est fait en dehors de lui. Et quand, sur le soir de son existence, rassasié d'honneurs, acclamé de la foule que charmaient ses trouvailles incidentes et que ses conceptions n'agitaient pas, il assista au triomphe éclatant de Richard Wagner, une tristesse immense lui envahit l'âme.

Le fier enseignement, assimilable à tous les tempéraments nationaux, sorti de l'œuvre wagnérienne, il ne l'avait point vu, il ne le voyait point. Trop affiné pour ne pas reconnaître en l'auteur de la *Tétralogie* une infinie puissance, il lui reprochait d'avoir, non modifié, mais renouvelé toute l'esthétique des formes musicales au théâtre. Comme s'il n'eût pas suffi de rajeunir, de métamorphoser la vieille maison en l'évidant de quelques fenêtres, en la couvrant d'un décor frais !... Les vastes proportions de l'édifice, les héroïques évocations dont il devenait le centre, l'ampleur de l'unité qui rayonnait en lui: tout cela lui semblait inutile et dangereux. Il eut bien conscience aussi que longtemps, si jamais les principes de Bayreuth devaient féconder notre école, on ne les comprendrait que mesquinement et qu'ils seraient tout à la fois servilement et pauvrement appliqués. Mais rien n'entraîna moins dans les nécessités morales de M. Ambroise Thomas qu'un examen de conscience de notre école en présence du wagnérisme et en prévision de l'avenir, lequel n'est pas compromis... au contraire! Que dirai-je? L'auteur d'*Hamlet* eut comme la sensation de la fin de la musique — et il souffrit au dernier point de cette idée.

Je n'ai pas grands détails sur la biographie du célèbre compositeur. Voici, en très gros, ceux que je possède. M. Ambroise Thomas était né à Metz, la ville très française, le 5 août 1811. Fils d'un musicien, il apprit la musique en bas âge, comme on apprend sa langue maternelle. A seize ans, on le trouve à Paris, devenant pianiste sous les auspices de Zimmermann et de Kalkbrenner, harmoniste aux leçons de ce singulier et profond Berbereau, l'un des pères de la théorie de l'échelle des quintes. Le maître qui l'institua aux lois de la grande composition, c'est Lesueur, l'auteur des *Bardes*, l'auteur d'*Ossian*, un original illustre, le maître de Berlioz aussi. En 1832, le jeune homme a moissonné tous les lauriers du Conservatoire, y compris le prix de Rome. Trois ans il vit, en Italie, dans une ivresse qu'on a peine à se figurer. Et, la quatrième année, son destin le rappelle au bord de la Seine pour y écrire, à l'italienne, des opéras comiques français.

Les partitions de jeunesse d'Ambroise Thomas sont nombreuses. Elles s'intitulent la *Double échelle* et le *Perruquier de la Régence*, *Angélique* et *Médor* et le *Comte de Carmagnola*. J'en passe, et beaucoup. Autant en emporte le vent. Ce n'est que par le *Card*, donné en 1849, que date la réputation du musicien. Le *Songe d'une nuit d'été* vient l'année suivante. A-t-il, des ce moment, découvert sa voie? — Non, il continue à produire selon la renouée. Qui se souvient de *Raymond*, de la *Cour de Célimène*, du *Carnaval de Venise*, de la *Tonelli*?... Et de la même plume et dans le même temps, qu'il desserre ces pauvretés, il écrit *Psyché*, puis *Mignon* en at-

tendant *Hamlet*. N'a-t-on pas, à résumer cette carrière, la notion directe du temps où le compositeur débridait des œuvres au jour le jour, vouant tout par avance au gouffre d'oubli et se tenant heureux de qui avait la fortune de survivre.

L'artiste, à l'heure où nous sommes, a des soucis tout différents.

Au surplus, je ne saurais analyser en détail, en ce moment, les ouvrages de l'artiste qu'un long succès a consacrés. Il sied mieux à la circonstance de concentrer en quelques mots l'hommage qu'on doit à la mémoire d'Ambroise Thomas.

Sa science et son talent ont été hors de conteste. Ce qui ne l'était pas moins, c'était la droiture de ses aspirations, malheureusement un peu abstraites, vers un progrès continu. Rossinien à ses débuts, il montrait, en dépit de son rossinisme, un esprit tout français dans son éclat de rire du premier acte du *Card*. Il tendait à la poésie et y arrivait en telles pages de *Psyché*, du *Songe d'une nuit d'été* et de *Mignon*. Il visait au drame d'humanité dans *Hamlet*, son œuvre la plus durable, encore que la virtuosité vaine y ait trop de place. Il y visait jusque dans *Françoise de Rimini*. Nous ne sommes pas ingrats envers ces tendances. Et nous n'oublions pas, non plus, que le maître, à toute époque, fut soucieux de la bonne écriture musicale, et que souvent, d'ailleurs, de ses partitions, s'exhale une plainte qui touche, un accent de mélancolie pénétrant.

On nous dira que les honneurs publics n'ont jamais fui sa tête blanchissante. Le musicien du *Card* avait remplacé à l'Académie des beaux-arts le glorieux Spontini. Il avait succédé à Auber dans la direction du Conservatoire, où on lui doit, d'ailleurs, le rétablissement de la discipline et la restauration des études. Au théâtre de l'Opéra-Comique, la joie lui fut réservée, naguère, de voir se lever la toile pour la millième fois sur sa *Mignon*. La plaque de grand-croix de la Légion d'honneur brillait sur sa poitrine. Il présidait, par surcroît, au mois d'octobre, aux solennités du centenaire de l'Institut... Eh oui! rien n'est plus vrai, les contemporains n'ont pas été, à son endroit, avares de récompenses. Mais voici qui vaut mieux, en somme. Par sa vie simple et laborieuse, par sa parfaite dignité, M. Ambroise Thomas avait pris possession du respect de tous et sa mémoire le gardera.

Fourcaud

LES DERNIERS MOMENTS

L'amélioration qui s'était produite avant-hier dans l'état de M. Ambroise Thomas n'a été qu'éphémère. Ce mieux était le mieux trompeur de la mort. L'illustre auteur de *Mignon* et d'*Hamlet* s'est éteint, hier après-midi, à cinq heures, sans souffrance, ayant gardé sa connaissance jusqu'au dernier moment. A quatre heures et demie, il reconnaissait encore Mme Ambroise Thomas qui se tenait à son chevet.

Mais le Maître avait eu, dès le matin, le pressentiment de sa fin.

— Je suis perdu! avait-il dit à un de ses parents qui lui serrait la main.

Les médecins ne conservaient plus d'espoir, d'ailleurs, depuis deux ou trois jours déjà. C'est avant-hier, dans la soirée, qu'a eu lieu la dernière consultation. Hier matin, un seul des médecins est venu.

M. Ambroise Thomas avait reçu les derniers sacrements depuis lundi. La veille, dimanche, alors qu'on commençait à éprouver les plus vives inquiétudes, il s'était montré d'une sérénité admirable, cherchant à rassurer ses siens. En voyant, le soir, le docteur Potain, appelé en toute hâte:

— Comme vous êtes bon, docteur, dit-il, de vous déranger ainsi, à cette heure, un dimanche!

Il fut ainsi doux et souriant jusqu'à hier matin lorsqu'il eut le sentiment absolu de sa fin et qu'il en parla avec mélancolie. Sa dernière joie aura été le grand succès du fragment de *Françoise de Rimini*, interprété tout dernièrement au concert de l'Opéra. On raconte que devant l'accueil enthousiaste du public, son émotion fut telle qu'il faillit se trouver mal.

Toute la famille de M. et Mme Ambroise Thomas était réunie hier autour du lit mortuaire. M. Remaury, frère de Mme Ambroise Thomas, n'avait pu arriver que quelques instants après la mort. On sait que Mme Ambroise Thomas a aussi trois sœurs: Mme la générale Renaud, Mme de Serres et Mme veuve Bauderon.

M. Ambroise Thomas laisse un neveu et une nièce, Mme Auguste Wolff, veuve de M. Auguste Wolff, ancien associé de la maison Pleyel et Wolff.

L'illustre mort est étendu sur son lit, le visage comme baigné d'une douceur infinie. On a déposé à ses pieds de grosses gerbes de fleurs, les premières arrivées. Est-il utile d'ajouter que Tout-Paris s'est fait inscrire au domicile de M. Ambroise Thomas?

LE TESTAMENT

On ne sait encore rien des dispositions contenues dans le testament du maître, qui ne sera vraisemblablement ouvert qu'aujourd'hui. Mais on peut dire d'ores et déjà que M. Ambroise Thomas lègue au Conservatoire tous ses manuscrits, ainsi que son admirable portrait par Ingres.

La date des obsèques n'est pas encore fixée. On pense qu'elles auront lieu vendredi, à moins que le gouvernement n'en dispose autrement, le défunt étant grand-croix de la Légion d'honneur. A.

Ce qui se passe

GAULOIS-GUIDE

Aujourd'hui

Dîner-concert, salle des fêtes du Grand-Hôtel, 8 fr. vin compris (petites tables).

Aux Folies-Dramatiques, première représentation de la *Fiancée en loterie*.

LA POLITIQUE

COMBUSTIBLES

De nombreux journaux ont offert, hier matin, une tournée de première classe au Sénat. Les plus respectueux ont appelé nos sénateurs: Vieux bonzes. Les sévères les ont traités de podagres. Et les plaisants sont allés jusqu'à l'épithète de béquillards.

Ces colères sont concevables. Les gens qui font la politique au jour le jour l'oublient au jour le jour. Ils ne se souviennent pas que, depuis des années déjà, on voit les chefs politiques républicains s'en aller l'un après l'autre de la Chambre pour entrer au Sénat. Ils l'ont rajeuni, revivifié, ils lui ont insufflé des ardeurs que l'âge n'avait pas amorties. Et voilà le Sénat qui prend la tête, se montre avisé, audacieux, fait, en un mot, ce que la Chambre devrait faire si elle était moins stupide.

Les modérés de cette Chambre, qui se sont ter-rés comme des lapins à l'arrivée des radicaux, doivent regretter leur pusillanimité, car s'ils étaient restés l'arme au pied, prêts à combattre, ils auraient aujourd'hui même deux occasions pour une de renverser le cabinet.

Il y a le cas Ricard déjà exposé devant le Sénat. Notre suave garde des sceaux ne résisterait probablement pas à une poussée de la Chambre.

Il y a depuis hier le cas Combes. Le *Figaro* a reproduit une lettre par laquelle M. Combes, il y a sept mois, n'étant encore que vice-président du Sénat, postulait une place d'administrateur dans les Chemins de fer de l'Etat et menaçait le directeur de ces Chemins, si sa demande n'était pas accueillie, de lâcher sur lui tout son groupe.

M. Combes, jusqu'ici, n'avait qu'une très vague ressemblance avec un as. Mais nous ne le soupçonnions pas de ressembler autant à un dindon. On n'écrit pas des lettres pareilles quand on a pour deux liards de pratique politique.

Mais surtout quand on les laisse derrière soi, on ne s'agrége pas à un ministère de justiciers, parce que l'on compromet tout le cabinet, en laissant supposer au public malicieux que les collègues qui vous ont choisis ont aussi des histoires de cette force-là dans leur passé.

Vous verrez que ces pauvres modérés ne sauront pas tirer parti de cette situation, et que le ministère